

14

La « prostitution alimentaire » juvénile à Yaoundé

Achille Pinghane Yonta

Introduction

Le phénomène de la prostitution constitue encore une préoccupation majeure dans les recherches. La difficulté à cerner cette réalité dans toutes ses dimensions naît du fait qu'elle est en interrelation avec plusieurs faits sociaux de telle sorte qu'on ne saurait l'appréhender de manière isolée. De ce fait, une concaténation de facteurs pourrait expliquer ce phénomène. À la suite de Paulette Beat Songue (1986 : 4) :

la prostitution est un contrat dans lequel la partie donnanse offre ses services sexuels contre une rémunération matérielle. (...) Pour attribuer le qualificatif de prostitué à un individu, il faudrait que celui-ci ait habituellement des rapports sexuels rémunérés.

Les jeunes n'échappent pas à cette réalité qui, non seulement peut trouver son essor tant dans les mobiles extrinsèques que intrinsèques, mais aussi pourrait s'inscrire de manière générale dans la recherche des moyens de subsistance. En ce sens, se prostituer serait donc une réponse aux difficultés quotidiennes que rencontrent les jeunes.

Cette réflexion est le fruit d'une enquête réalisée à Yaoundé sur une base purement qualitative. À partir des entretiens approfondis menés auprès des jeunes rencontrés dans les zones de prostitution formelle et des jeunes (filles et garçons) commerçants ambulants dans les quartiers, cette réflexion s'appuie sur l'analyse stratégique de Michel Crozier (1977) en vue de ressortir les stratégies que développent au quotidien les jeunes dans la recherche de la satisfaction de leurs besoins, de ressortir les contraintes socioéconomiques que subissent les jeunes, et enfin les marges de manœuvre dont ils disposent dans le système social. C'est

pour cette raison qu'elle essaye de ressortir les facteurs, les catégories des personnes qui interagissent dans ce phénomène, le cadre légal et socioéconomique de cette pratique. Une classification peut être faite à ce niveau : la prostitution formelle ou officielle et la semi prostitution dite informelle et moins affichée. De par les stéréotypes sexistes portés sur le phénomène de la prostitution, cette analyse s'attarde plus sur les filles conformément aux représentations sociales qui pousseraient à penser que seules les filles se prostitueraient. Or, la prostitution (en tant que fait social au sens durkheimien du terme, et même fait social total selon l'appréhension de Marcel Mauss) ne peut se lire que dans les interrelations entre les trois composantes que sont les filles, les garçons et les éléments de l'environnement socioéconomique.

Le cadre social, économique et infrastructurel de la prostitution juvénile

Par cadre social, économique et infrastructurel de la prostitution, nous devons entendre l'ensemble des structures et activités qui rendent possible la pratique de la prostitution dans la ville de Yaoundé au Cameroun. Avant de traiter des infrastructures qui favorisent l'expansion de l'économie du sexe dans notre zone d'étude, il convient de nous appesantir sur la composante sociale de la prostitution juvénile.

Les acteurs de la prostitution

Plusieurs catégories sociales interviennent dans le phénomène de la prostitution et la transforment en un système. Entre autres, se démarquent les prostitué(e)s, les parrains de l'activité, les commerçants...

L'existence de la prostitution formelle est conditionnée dans une zone précise par la présence de cette catégorie sociale qu'on désigne sous l'appellation variée de : travailleuses du sexe, prostituées, filles de la joie, « bordelles », péripatéticiennes. La prostitution doit sa survie à ces filles de la rue habillées de diverses manières : en petite tenue, en taille basse, en petite culotte, en pagne, en « *kaba ngondo* », en collant, et qui laissent généralement entrevoir certaines parties sensibles du corps, question d'« exposer la marchandise » et d'attirer la clientèle. Cette catégorie est de niveau supérieur dans la mesure où les filles affichent leur activité et ne se cachent guère. C'est pour cette raison qu'elles sont appelées « filles du poteau ». Toutes les classes d'âge se retrouvent parmi ces prostituées, à la seule condition que le corps soit déjà mûre pour une telle pratique. Ce sont donc ces filles et ces femmes de la rue qui réussissent à braver l'hostilité de la nuit noire, non sans le soutien de leurs parrains, pour exercer cette activité génératrice de revenus. D'un point de vue légal, soutient Régis Vénacio Loumingou-Sambou (1999 : 128), « le droit de la femme de travailler la nuit dans les secteurs du commerce et des services a engendré une prolifération des métiers et des postes d'emploi convenant spécialement aux femmes ».

L'enquête menée à Yaoundé a donné lieu de constater que la permanence de la prostitution dans des zones précises est due en partie à la présence, dans ces lieux, d'une catégorie sociale que nous qualifions de parrains de la prostitution. En réalité, ces parrains sont constitués généralement des tenanciers des auberges, des bars, à côté desquels on peut ajouter les bandits. Pour les identifier, il suffit d'interroger les prostituées ayant un certain capital d'ancienneté. Un fort réseau de complicité règne entre les prostituées et les bandits, elles sont parfois des membres actifs des gans de voleurs.

En effet, ces parrains fonctionnent comme de véritables « anges gardiens » des prostituées de qui ils tirent des bénéfices. Les prostituées de Yaoundé jouissent auprès des parrains d'un droit de protection et de sécurité, certes conditionné, mais efficace. De ce fait, pour reprendre cet adage bien connu, « derrière une grande bordelle se cache un grand bandit ». Autrement dit, ce sont eux qui, à une heure avancée de la nuit, les accompagnent jusqu'au lieu où elles doivent emprunter soit une moto, soit un taxi pour regagner leur domicile.

Pour que l'économie du sexe prospère, il faut la présence de deux catégories d'acteurs incontournables : l'offreur (la prostituée) et le demandeur (le client) de la prostitution. Voilà pourquoi la notion de clientèle sera nécessairement prise en compte dans l'analyse des acteurs de la prostitution juvénile féminine. Il s'agit principalement d'une clientèle masculine. En effet, l'observation permet de noter que les prostituées interpellent presque toutes les personnes qui passent par des périphrases telles : « on part... », « allons baiser », « chéri, piquer... », « allons couper », « chéri je vais te faire ça bien au point où tu reviendras », « un coup ». De plus, cette clientèle est variée et est constituée d'hommes en civil tout comme d'hommes en tenue (militaires, gendarmes, policiers) qui fréquentent ces lieux arborant les tenues de service non pas toujours pour assurer leur fonction régaliennne, mais aussi pour bénéficier des services des prostituées. Ces acteurs justifient parfois leur présence par la recherche des informations sur des gans de voleurs, ou encore par des missions d'enquête. Qu'ils soient en tenue ou en civil, leur présence peut être comprise en ce sens comme une stratégie qu'utilisent les agents secrets des forces de maintien de l'ordre pour démanteler certains gans de criminels, étant entendu qu'il existe une symbiose entre ces groupes déviants et les prostituées. Mais le port de la tenue serait un handicap à cette tâche, ce qui pousse à accréditer les thèses de l'existence des « filles à soldats » pour ne pas dire des prostituées pour soldats. Aussi est-il curieux de remarquer que dans les grandes villes du Cameroun en général, la présence des regroupements des hommes en tenue est synonyme de l'existence d'un point focal pour prostituées. De ce fait, la cartographie des grandes zones de prostitution à Yaoundé en particulier et au Cameroun en général montre un rapprochement entre celles-ci et les camps militaires et policiers, ce rapprochement va dans le sens où les deux activités iraient toujours de pair.

De la semi prostitution à la prostitution

Au cours de la collecte des données sur le terrain, les prostituées ont procédé à une spécification des périodes de forte demande assimilable aux « crues » et de faible demande « étiage ». Les périodes de crue dépendent de la date de paiement des salaires des employés de la fonction publique. Ce qui pousse à croire que ce secteur d'activités entretient d'étroites relations avec le secteur public dans la mesure où les fonctionnaires n'échappent pas à la prostitution, ou encore dès que l'État injecte de l'argent dans l'économie nationale, tous les secteurs en bénéficient.

Une autre période de crue est celle des vacances. Au Cameroun, pendant les vacances, les jeunes du secondaire et même du primaire se déplacent vers les grandes métropoles afin de se « débrouiller » dans le petit commerce de jour et même de nuit. Pour ceux qui exercent de jour, pour se divertir dans les soirées, ils se retrouvent de plus en plus dans ces zones de prostitution car ce phénomène est pour ces derniers étrange, nouveau, et attire curiosité et passion. Certains choisissent de mener leur activité de nuit et se retrouvent généralement dans ces lieux très « ambiants » où il y a beaucoup de boîtes de nuit, de bars, et forcément beaucoup de personnes, de clients. Dans l'espoir de vendre leur marchandise, ils se trouvent plus en train d'observer les prostituées pour qui ils finissent par créer une admiration dans leur système de pensée, admiration qui, associée aux stratégies des prostituées, finit par les conduire à l'acte. Les propos du jeune Stanis (14 ans), rencontré dans une zone de prostitution (Mini-ferme, Yaoundé) à minuit sont révélateurs :

Après la remise des bulletins, je suis venu à Yaoundé pour me débrouiller dans le petit commerce. Je vends la cigarette, les préservatifs et les bonbons. En journée, j'aide ma tante dans les travaux et je n'ai que la nuit pour vendre... La zone de Mini-ferme est propice car je suis en sécurité ici et je vends aussi bien. J'ai des clients prostituées qui prennent les préservatifs chez moi régulièrement et certaines préfèrent payer à la fin de la semaine le total de leur consommation... Une fois, une d'entre elles m'a proposé à la fin de la semaine de passer à l'acte sexuel avec elle en compensation de ce qu'elle me devait, j'ai refusé et à partir de ce jour, elle n'achète plus les préservatifs chez moi.

Certaines prostituées déclarent que pendant les vacances, beaucoup de jeunes connaissent leur premier rapport sexuel en ces lieux, et pour elles, ces jeunes paient sans « réfléchir », donc les prostituées exploiteraient leur naïveté. Les plus courageux, une fois passés à l'acte, stimulent les autres et, de ce fait, éloignent la peur, la frustration de ces derniers. Cette situation aboutit à la conséquence que beaucoup de jeunes passent leur temps à travailler pour l'argent d'un « coup », c'est-à-dire d'un passage chez une prostituée.

En ce qui concerne les filles, les mêmes mouvements de migrations de vacances s'observent. Dans certains lieux de prostitution, quelques jeunes filles offreuses de service déclarent être en vacances chez leurs aînés qui opèrent dans la même

activité. On assiste de ce fait à une certaine reproduction sociale. Cette catégorie de jeunes filles prostituées est très sollicitée dans la mesure où les hommes la qualifient de « naturelle », « fraîche », de « non gâtée ». Certains clients pensent réduire le degré de risque de contracter une maladie en recherchant ces jeunes, qui, pour eux, sont à leurs premiers rapports et par conséquent, présentent moins de risque. « Quand je viens ici (Nvog ada, autre site de prostitution), c'est pour rechercher le « jus frais », c'est-à-dire les jeunes écolières. Quand elles ne sont pas là, je rentre chez moi » (Raymond, 42 ans).

Dans les vacances, le nombre de prostituées ne cesse de croître. Autour des zones de prostitution se développent des activités génératrices de revenus telle la vente du poisson braisé, les « call box ». La féminisation de ces activités oblige un questionnement dans la mesure où certains responsables (mères) entraînent leurs filles dans ces zones pour les aider dans le service, ainsi quand elles braisent, celles-ci se chargent de servir dans les bars. Les effets de l'alcool auxquels s'associe le désir de satisfaire la libido stimulent les individus à ne plus se contenter uniquement du poisson, mais aussi de la servante. La « force financière de frappe » est si forte que ces dernières résisteraient difficilement, surtout dans un contexte de vie précaire. Il en est de même pour les « call boxeuses ». Cette activité de prostitution est très difficile pour elles dans les débuts, mais après une période, elles s'habituent et en deviennent dépendantes au point d'en faire leur première source de revenus.

De retour dans les villes secondaires et dans les campagnes, ces jeunes, filles et garçons, ayant été habitués non seulement à un rythme de rapports sexuels intense mais surtout à la contrepartie, le type de relation qui sévissait dans ces zones se déstructure au profit de nouvelles plus contractuelles, c'est-à-dire capitalistes. De cette situation pourrait aussi s'expliquer la naissance des points de prostitution dans les campagnes ou dans les villes secondaires. De ce fait, les faits a priori urbains se retrouvent en milieu rural, il s'ensuit une difficile définition du milieu rural à partir de certaines activités. L'urbanisation du milieu rural sur ce point et bien d'autres est si forte et croissante qu'il faudrait redéfinir les critères de distinction du rural par rapport à l'urbain.

Un autre phénomène de prostitution qui ne cesse de prendre de l'ampleur est celui mettant aux prises les jeunes et les « grandes dames ». Les épouses des hommes d'affaires et des hommes politiques, en raison des multiples occupations de leurs époux ou encore de la dégradation des rapports dans le foyer, se trouvent de temps à autre abandonnées à elles mêmes, n'ayant personne à leur côté pour satisfaire leur besoin affectif. Pour résorber ce problème, elles recherchent des jeunes garçons à qui elles offrent tout ce dont ils ont besoin et entretiennent des rapports sexuels avec ces derniers. De plus en plus, bon nombre d'étudiants voient leur loyer et leur ration alimentaire assurés par ces dames. Les « grandes femmes » célibataires ou veuves n'échappent pas à cette logique. Ce phénomène peut aussi s'expliquer par les écarts d'âge au mariage dans la société camerounaise. A un

certain âge, le mari ne peut plus satisfaire aux exigences sexuelles de sa (ses) jeune (s) épouse (s). De ce fait, recourir à un jeune célibataire est la solution idoine car les hommes mariés ne peuvent pas toujours être disponibles. Ce phénomène n'est pas seulement l'apanage des femmes, dans les circonstances similaires, les hommes recourent aux jeunes filles pour répondre à leur besoin affectif.

Dans les différents quartiers des villes, les jeunes filles, pour assurer leur pain quotidien se livrent à la vente des articles de beauté par la procédure de porte à porte avec toutes les conséquences qui peuvent en découler. Pour certaines, elles remplissent des commissions familiales par les mêmes techniques pour vendre les vivres, de la nourriture. Le fait de proposer des articles dans les domiciles, dans les cités des étudiants, poussent certaines personnes à leur proposer un autre marché : celui de la semi-prostitution. Ceux-ci procèdent généralement par la proposition suivante : « j'achète toute ta marchandise et en retour, ici et maintenant, tu entretiens des rapports sexuels avec moi » ; ou encore : « qu'as-tu gagné depuis que tu vends aujourd'hui, et si je t'offrais le double pour que tu passes deux heures avec moi ». Même si elles résistent une à deux fois, elles finissent par céder à cause de la précarité de leur statut et du contexte socioéconomique dans lequel elles évoluent. À ce niveau, l'objet de commerce officiel est la nourriture et l'objet officieux le corps, d'où le qualificatif de « prostitution alimentaire », on se vend en même temps que la nourriture. Cette réalité ne cesse d'inquiéter dans la mesure où le nombre d'enfants qui se livrent à ce commerce de porte à porte ne cesse de croître dans un contexte de lutte contre l'exploitation des enfants ou du travail des enfants. Sylvain Sorel Kuate Tameghe (1999 : 112) soutient :

L'environnement économique a largement contribué et contribue à l'exploitation des enfants par le travail de deux manières complémentaires qui appellent néanmoins des commentaires distincts. Il s'agit de la quête d'un supplément de revenus par les ménages d'une part, et, d'autre part, de la recherche de l'amélioration de la production et des marges brutes de bénéfices par les ménages ou les employeurs.

De manière générale, « quand il y a des filles dans la rue, ... elles sont pratiquement toutes prostituées, que ce soit de façon permanente ou, au moins, occasionnelle », (Bompard et Marguerat 1996 : 74)

Quelques facteurs explicatifs

Le relâchement du tissu familial qui implique la chute du contrôle des parents sur les jeunes constitue dans plusieurs cas le principal facteur explicatif de l'essor de la prostitution chez les jeunes. Bon nombre d'enfants se retrouvent dans la prostitution à cause du manque d'affection familiale, de la dégradation des relations entre les parents, entre parents et fils ou filles. Les membres des familles vivent de plus en plus dans des situations de hautes tensions. Yves Marguerat (2003 : 18) soutient cette analyse en écrivant que cette situation est « le produit de la déstructuration

des familles ..., qui entraîne un conflit entre parents et enfants, une atmosphère de violence domestique, ouverte ou sournoise, que les plus audacieux fuiront dans la rue ». À la suite des mots de Julie (29 ans), la situation de plusieurs filles s'explique par les tensions familiales :

Ce que je vis aujourd'hui est le résultat des conflits que mon père avait régulièrement avec ma mère... Pour finir, les deux se sont séparés et je suis allée avec ma mère. Tout a commencé par la privation de liberté qu'elle m'imposait alors qu'elle n'était jamais là. Elle recevait chaque fois des hommes (des amants) et ne voulait guère qu'un garçon me rende visite... Nous avons discuté plusieurs fois et en fin de compte, j'ai décidé de me séparer d'elle pour aller rejoindre mon père. Il a décidé de ne pas m'accepter car j'avais choisi de défendre ma mère lors de la séparation. C'est pour cette raison que je vis seule et je me débrouille.

Le mot « débrouille » renvoie en réalité à je me prostitue pour avoir de quoi manger.

Cette situation est assez importante dans la mesure où les jeunes ne cessent de tenter de reproduire les comportements de leurs parents, de procéder à des copies dans un contexte où ces derniers n'arrivent plus toujours à cacher leur intimité en raison de l'étroitesse des maisons d'habitation. Dans certaines zones précaires à Yaoundé (Elobi, les marécages...), on dénombre plusieurs familles qui vivent dans une seule chambre avec un lit à étages et où les enfants se couchent au premier niveau et les parents au second. Cette réalité inhibe chez les enfants dès le bas âge des sentiments affectifs et sexuels. Le manque du contrôle social à son tour offre la possibilité aux jeunes de disposer de leur temps à leur guise sans licence ni tabou, surtout avec l'accroissement du phénomène des enfants confiés. De plus, les enfants se voient attribuer les chambres dont les ouvertures donnent sur la cour, ce qui leur donne toutes les possibilités dans leurs actions.

Les médias constituent un facteur non négligeable. De par la prolifération des vidéogrammes pornographiques, d'une accessibilité très facile quel que soit l'âge, et par la mise à la disposition des jeunes des appareils (téléviseurs, VCD/DVD...) par les parents, sans compter qu'à partir des faibles coûts de ces derniers sur les marchés et donc bon nombre de jeunes s'en procurent aisément, le poids de ces éléments est non négligeable dans l'explication de ce phénomène. Certaines chaînes radio/télé ouvrent des tribunes aux jeunes pour poser leurs problèmes affectifs alors qu'ils ne disposent pas toujours des spécialistes pour leur répondre. Sous un autre angle, presque toutes les séries télévisées ont pour thématiques centrales, l'amour, le sexe et ce sont ces dernières qui captivent l'attention de la jeunesse. Les propos du jeune Prosper (17 ans) sont révélateurs :

Pour me distraire, je regarde les films pornographiques quand mes parents ne sont pas là. J'achète moi-même ces vidéogrammes et je les cache dans ma chambre. C'est à partir de ces films que j'ai su ce qu'est l'amour, le sexe. Cette expérience me permet d'intervenir régulièrement dans les émissions telles : « À cœur ouvert »,

« Sentimental », « Cœur brisé »... qui passent dans les radios de Yaoundé. C'est très bien, car les jeunes filles et garçons posent anonymement tous leurs problèmes affectifs et les autres auditeurs réagissent à partir de leurs propres expériences ou encore des situations similaires qu'on regarde chaque fois dans les séries télévisées.

Le type d'habillement des acteurs de ces séries constituent pour la jeunesse des modèles et suscitent accommodation et imitation. Pour ces derniers, c'est être à la page, c'est-à-dire s'habiller, selon leur vocabulaire, en VCD (Ventre et Cuisse Dehors), DVD (Dos et Ventre Dehors), DN (Dos Nu), SD (Sein Dehors). Cette exposition du corps attire forcément curiosité et suscite dans les cerveaux des désirs, d'ailleurs que les jeunes qui se parent de ce type de vêtements sont bien conscients des effets, c'est ce qu'ils recherchent. Ils se remettent en question dans les cas où leur habillement n'attire pas curiosité et convoitise. Sur ce point, la prolifération des média en milieu urbain constitue une source de déperdition pour la jeunesse.

La situation de pauvreté généralisée dans les familles pourrait aussi expliquer ce phénomène. Dans la mesure où certaines familles n'arrivent pas toujours à satisfaire les besoins fondamentaux (scolarité, santé, nutrition) de leurs enfants, à les hisser au même rang ou presque que leurs camarades, les tentations se multiplient et finissent par devenir des contraintes. Par exemple, dans les cours de récréation, certains enfants affamés se voient offrir régulièrement des beignets par leurs camarades. À terme, les premiers deviennent dépendants des seconds et peuvent de ce fait céder à toute proposition. De ce fait, la vulnérabilité de certains enfants tire sa source dans la pauvreté non seulement de ces derniers, mais surtout de leurs familles. Paulette, fille de 17 ans en classe de seconde relate :

J'ai connu mon premier amour (première relation sexuelle) en classe de quatrième. Depuis longtemps ce garçon m'offrait à manger à toutes les pauses, les récréations. Il est d'une bonne famille. Mes parents ne me donnent pratiquement rien, d'ailleurs c'est à peine que nous mangeons chez nous deux maigres fois par jour. Ce garçon m'aide beaucoup et je ne pouvais pas résister à sa demande, je ne pouvais compter sur personne d'autre.

La recherche de la satisfaction des désirs corporels est souvent à la base du début des rapports sexuels. De par l'orgueil de certaines personnes, leur cupidité, la multiplication des partenaires dans certains cas stimulent plus d'expériences en la matière et plus d'envie. À l'opposé, le manque d'expérience provoque chez plus d'un la frustration, des lacunes à combler. La sélection des partenaires se fait sous la base des critères bien précis. Les jeunes filles/garçons recherchent toujours un quelconque intérêt dans leurs relations. De manière générale, à la suite de Marie Paule Thiriart (2000 : 86) :

Avec l'accroissement des difficultés économiques, il est probable qu'un nombre croissant de jeunes filles commencent précocement à avoir des relations sexuelles

pour des raisons financières. Le phénomène de « suggy daddies » (parallèlement à celui de « suggy mommies ») où les relations sexuelles s'échangent contre des cadeaux ou un soutien financier permettent de poursuivre des études (et autres) semblent prendre de l'ampleur en milieu urbain. (...) Les jeunes femmes entretiennent concurremment des relations matérielles (le chèque), des relations amoureuses (le choc) et d'autres socialement plus gratifiantes (le chic).

Les couples en milieu urbain ont l'habitude de retourner dans leur village d'origine prendre des petites filles aux fins de baby-sitting. Dans certains cas, la rémunération est directement versée chez leur parent resté au village. A ce moment, ces dernières ne jouissent pas du fruit de leur labeur et parfois ne trouvent pas toujours de solutions à leurs problèmes de jeunes filles. C'est pour cette raison qu'un ami, à mesure de répondre à ces besoins, est le bienvenu. Au cas où elle est assez grande, elle peut se passer pour « maîtresse » de son employeur. Cette réalité oblige les femmes à exiger de leur époux le recrutement des mineures pour les travaux de baby-sitting ou encore des garçons. Mme Nganda déclare :

Il faut beaucoup se méfier des hommes avec les baby-sittings, elles sont dans plusieurs cas des coépouses officieuses. J'ai travaillé dans quatre familles comme baby-sitting, j'ai eu des relations sexuelles avec deux chefs de famille afin de préserver mon emploi et me prémunir des menaces de leurs épouses. Ma rémunération était parfois triplée officieusement, la dame envoyait ma vraie rémunération à mon père et le monsieur s'occupait de moi. Quand la dame a découvert, elle a exigé un garçon pour me remplacer. J'ai été remerciée dans une autre famille parce que je n'avais pas céder aux avances du chef de famille, seul un monsieur ne m'a fait des avances.

Cadre socioéconomique et infrastructurel de la prostitution des jeunes

Quelles structures favorisent la permanence de cette activité ? Deux catégories d'acteurs ont été retenues en fonction de leur niveau de participation. De ce fait, une composante socioéconomique majeure et une autre mineure peuvent être décelées. Au niveau de la composante socioéconomique majeure, l'attention est portée sur toutes les activités dont l'incidence sur l'économie du sexe est directe. Il s'agit des bars et des auberges. Le bar est le lieu de « fermentation » idéale du désir qui conduit à l'auberge. La relation entre le bar et la prostitution a été soulignée par Valentin Nga Ndongo (1975 : 93-94) en ces termes :

C'est dans les bars populaires que la prostitution se pratique ouvertement et sur une grande échelle. ... En général, la prostituée préfère aller au bar le plus proche de sa chambre, bar où elle finit par se faire remarquer de tout le monde, et s'assurer ainsi une clientèle régulière.

Sous un autre angle, Josiane Nomsî Tagne (1999 : 86) soutient qu'on trouve certaines jeunes filles qui dansent nus pour gagner de l'argent. « À Yaoundé par exemple, le « mimao » et le « madrigal », deux anciens snacks bars détenus jadis par les expatriés, aujourd'hui aux mains des Camerounais, poursuivent cette activité avec toutes les autorisations requises à cet effet ».

Les auberges interviennent dans le système en ceci qu'elles sont le lieu où prostituées et clients consomment l'acte sexuel. Dans certains milieux tels mini ferme à Yaoundé, la « passe » ou encore un « coup » vaut en moyenne mille francs CFA (1000 F CFA) dont cinq cent francs pour la prostituée et cinq cent francs pour le propriétaire de l'auberge ; à cet effet les propriétaires des auberges disposent des jeunes gestionnaires qui sont prostrés à l'entrée et sont chargés de pointer le nombre de fois que chaque prostituée est entrée avec un client. C'est sur la base de ce décompte que la prostituée payera les frais de location du lieu de consommation de l'acte sexuel. De ce fait, plus les prostituées ont des clients, plus les auberges voient leurs entrées financières s'accroître. Certaines prostituées préfèrent les forfaits de loyer en termes de nuitée. Ces gestionnaires sont dans la plupart des cas des jeunes de moins de 25 ans, ce qui pousse à s'interroger sur leur personnalité et, sur leur niveau de participation dans le système prostitutionnel. À côté de cette composante majeure, certaines activités se développent autour du commerce du sexe dans les points focaux.

Par composante socioéconomique mineure, nous entendons cet ensemble d'activités économiques qui se déroulent autour des sites de prostitution. Les vendeurs de porc, de « soya », les tenanciers de café-restaurants, les boutiquiers, les vendeurs de cigarettes, les « calls boxeurs », les « motos taximen », qui, chacun à sa manière soutiennent cette activité soit en apportant des ressources de sécurité, des ressources énergétiques, alimentaires, commerciales, soit pour des moyens de communication et de transport. Chacun de ces éléments contribue à la survie du système prostitutionnel. Les personnes qui exercent dans ces différentes activités sont dans la plupart des cas des jeunes qui recherchent les moyens de subsistance, d'autant plus qu'un (e) homme/femme « responsable » ne peut se retrouver à ces heures et de manière régulière en ces lieux. La recherche des moyens de survie oblige les jeunes à se livrer à toute sorte d'activité quel que soit le prix, l'essentiel pour ces derniers étant de pouvoir en tirer un profit économique capable d'assurer leur ration alimentaire. Seulement que, ces derniers, à force de constituer un maillon du système prostitutionnel, finissent par prendre une part active, c'est-à-dire par devenir prostituées ou clients.

Cadre légal et pratique de la prostitution

La prostitution est un phénomène social prohibé par la loi camerounaise. Dans cette perspective, l'Ordonnance n° 72/16 du 28 septembre 1972 dispose en son article 343 que : « est punie d'un emprisonnement de six mois à cinq ans, et d'une

amende de 20 000 à 500 000 francs toute personne de l'un ou de l'autre sexe qui se livre habituellement, moyennant rémunération, à des actes sexuels avec autrui ». L'article 294 de cette même Ordonnance dispose :

est puni d'un emprisonnement de six mois à cinq ans et d'une amende de 20 000 à 1 000 000 de francs, celui qui provoque, aide ou facilite la prostitution d'autrui ou qui partage même occasionnellement le produit de la prostitution d'autrui ou reçoit des subsides d'une personne se livrant à la prostitution.

Le rapport entre forces de l'ordre et prostituées est vu comme le rapport de la sanction à la connivence. En effet, si la prostitution peut être considérée comme une déviance à partir du cadre légal susmentionné, déviance au sens de Gilles Ferréol (2002 : 45) pour qui elle « désigne les comportements (individuels ou collectifs) qui, s'écartant de la norme, créent des dysfonctionnements et donnent lieu à une sanction », alors les forces de l'ordre devraient constituer une entrave à l'essor de cette activité. À partir du moment où elles se positionnent dans ce système, aux dires des prostituées, comme les principaux clients, ces derniers se résignent de leurs missions. Curieusement, dans ces lieux de prostitution, les agressions sont récurrentes à la différence que les prostituées sont très rarement attaquées. Ce qui pousse à penser que ces dernières disposent d'un système de sécurité où les forces de l'ordre participeraient à leurs protections dans le but de bénéficier des éventuelles remises. C'est pour cette raison que la présence régulière des patrouilles de gendarmerie et de la police en ces lieux ne constitue guère un obstacle au commerce du sexe. D'ailleurs, pour Ouédraogo, repris par André Soubeiga (2002), « l'émergence de la prostitution en Afrique remonte à la période coloniale en même temps que l'apparition des garnisons militaires ».

Conclusion

Au terme de cette analyse qui avait pour objectif d'étudier les facteurs sociologiques susceptibles de rendre compte de l'essor et de la permanence de la prostitution juvénile en dépit d'un cadre légal et normatif réprimant ce phénomène, force est de constater que maints éléments contribuent de manière significative dans ce système prostitutionnel. Non seulement le milieu social est totalement favorable, mais surtout l'existence d'un cadre infrastructurel et économique s'associe au relâchement du tissu familial, de la chute du niveau de contrôle des parents sur les jeunes, de la pauvreté ambiante, pour expliquer l'essor et la permanence de la prostitution des jeunes dans un contexte où ces derniers ne cessent de capitaliser la ressource sexe dans la recherche des moyens de survie au quotidien.

La prostitution, à l'analyse, est un « fait social total » dans la mesure où non seulement elle est extérieure aux individus, mais surtout dans la mesure où elles imposent des contraintes aux jeunes et embrassent tous les autres aspects de la vie socioéconomique et politique. Prétendre qu'on pourrait éradiquer la prostitution

juvénile, qualifiée de prostitution alimentaire, dans la société camerounaise serait faire preuve d'irréalisme d'autant plus qu'il faudrait restructurer tous les aspects de la société, revoir le système social qui continue à être favorable pour le développement de cette activité.

Références

- Bompard, Françoise, et Yves Marguerat, 1996, « Le temps, l'argent et le sexe : Note sur la psychologie de l'enfant de la rue en Afrique noire », *Cahiers de Marjuva*, France, pp. 72-74.
- Crozier, Michel et Erhard Friedberg, 1977, *L'acteur et le système*, Paris, Seuil.
- Ferreol, Gilles, 2002, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Armand colin/VUEF, 3^e édition.
- Kuate Tameghe, Sorel Sylvain, 1999, « À la recherche des causes de l'exploitation des enfants par le travail », in *Formes contemporaines d'esclavage*, Études et documents de l'APDHAC, Yaoundé : Presses de l'UCAC, pp.101-114.
- Loumingou, Sambou, et Régis Venacio, 1999, « Le travail de nuit des femmes », in *Formes contemporaines d'esclavage*, Études et documents de l'APDHAC, Yaoundé, Presses de l'UCAC. pp. 115-135.
- Marguerat, Yves, 2003, « À la découverte des enfants de la rue d'Abidjan : Des visages et des chiffres pour les comprendre », in Yves Marguerat (sous la dir de), *Garçons et filles des rues dans la ville africaine : Diversité et dynamique des marginalités juvéniles à Abidjan, Nairobi, Antananarivo : Rapport de l'équipe de recherche Dynamique du Monde des Jeunes de la Rue : recherches comparées*, Paris, EHESS, pp. 15-36.
- Nga Ndong, Valentin, 1975, Ethnosociologie du « bar » à Yaoundé, mémoire de Diplôme d'Études Supérieures de Sociologie, Université de Yaoundé, Cameroun.
- Nonsi Tagne, Josiane, 1999, « L'exploitation sexuelle des enfants dans la ville de Yaoundé », in *Formes contemporaines d'esclavage*, Études et documents de l'APDHAC, Yaoundé, Presses de l'UCAC, pp.77-99.
- Beat Songue, Paulette, 1986, *Prostitution en Afrique, l'exemple de Yaoundé*, Paris, L'Harmattan.
- Soubeiga, André, 2002, Prostitution et sida à Ouagadougou, in <http://books.google.com/books?id>
- Thiriart, Marie Paule, 2000, « Les pratiques matrimoniales, au principe des systèmes de genre », in Michel Bozon et Thérèse Locoh, *Rapport de genre et question de population : Genre, population et développement*, Paris, INED, pp. 81-94.